

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



théâtre / alité

André Dionne

Numéro 6, avril-mai 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40414ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1977). Compte rendu de [théâtre / alité]. *Lettres québécoises*, (6), 16-18.

théâtre / alité

Les trois Soeurs

au Théâtre de la Manufacture

En adaptant *Les trois Soeurs* de Tchekov, Robert Lalonde n'a pas craint de situer ses personnages dans notre Abitibi fort méconnue. Il n'y a pas que des crédites dans cette région et l'isolement rend peut-être les gens plus attachants. Tout l'univers de Tchekov est respecté. Si certains sentiments semblent différents, c'est pour mieux traduire notre personnalité québécoise. La désintégration d'un monde. La tendresse silencieuse. Deux aspects tchekoviens qui correspondent à notre situation historique et sociologique.

La mise en scène de Jean-Denis Leduc apporte à la pièce la lenteur et les silences éloquentes de notre démarche nordique. Avec une économie de moyens, la troupe réussit à se débarrasser des limites imposées par les décors traditionnels pour exprimer plus sobrement l'essence même du texte. L'apport de Michel Demers pour les décors et les éclairages crée l'atmosphère significative d'une réalité trop étouffante.

Le jeu des comédiens fait ressortir toute la richesse de l'oeuvre. Équilibrée, nuancée, l'interprétation nous touche. L'émotion suggérée, retenue ne glisse pas dans le mélodramatique. La nostalgie devient une force présente et stimulante. L'espoir prend racine à la source même du désespoir. Autant de contradictions, de difficiles expressions de soi que les comédiens nous dévoilent avec justesse, simplicité et grandeur.

Avec ce spectacle le Théâtre de la Manufacture prend une place importante dans la vie théâtrale québécoise, rend plus évident les choix douteux et la recherche cul-de-sac des «grosses compagnies» bien établies de la Métropole.

Une heure de vie
au Théâtre de Quat'sous

L'auteur, Charlotte Fielden, nous livre la vie d'une vieille dame de 67 ans, Adèle Desrosiers, 3809, 18 Avenue, Lachine, Québec, Canada. Rien de plus quotidiens que les souvenirs de cette femme passant ses vacances au New Life Guest Lodge de Phoenix en Arizona. Il ne s'agit pas d'une grande pièce, mais la représentation s'avère intéressante.

Sans la très soignée mise en scène de Monique Lepage, la pièce passerait difficilement la rampe. Madame Lepage toujours préoccupée par le détail juste et significatif provoque l'émotion. Le texte informatif semblait quelque peu dépourvu de cette alternance dans les sensations si essentielles au jeu dramatique. Avec le

concours de Bernard Cournoyer pour les décors et les costumes, de Michel L'Heureux qui éclaire subtilement cette heure de vie et d'Ari Synder qui compose et interprète une musique attachante, le spectacle atteint un niveau professionnel assez rare à Montréal par les temps qui courent.

L'interprétation de Béatrice Picard qui réussit admirablement ce «one woman show» nous surprend par sa force et sa retenue. Elle nous entraîne au coeur même d'Adèle Desrosiers, de ses rêves, de ses secrets, de sa vie quotidienne, banale et parfois extraordinaire.

La vie des petites gens sans histoire devient difficilement théâtrale mais si nous prêtons l'oreille à leur récit, nous sentons toute la tendresse d'une heure de vie bien remplie. L'adaptation de Monique Lepage et de René Dionne soutient notre attention, rend la parole populaire et sensible sans recourir à des données théoriques.



Béatrice Picard dans *Une heure de vie* au Théâtre de Quat'Sous.

CHPEUX PAS RESTER, ON M'ATTEND au Théâtre d'Aujourd'hui

Si *Wouf Wouf* rassemble tous les phantasmes de Sauvageau et de la société qui les nourrit, les textes de *Chpeux pas rester, on m'attend*, choisis, montés et remaniés par Jean-Claude Germain ne forment qu'«une chronique du mal d'aimer». Les extraits présentés, les meilleures scènes de quelques-unes de ces pièces, forment les diverses facettes d'une tentative amoureuse trop romantique. Mais la transgression de chaque expérience côtoie la folie et le souffle continue.

Si la représentation de ces extraits devient pénible, il ne faut pas chercher l'ennui dans les paroles de Sauvageau, mais plutôt imputer cette courte vision des choses au metteur en scène, Denis Chouinard. Celui-ci nous présente un Sauvageau trop cérébral, raisonneur alors que l'amour, la folie appellent l'impressionnisme, le romantisme. Pourquoi toujours s'acharner à trouver des théories, à appliquer des grilles limitées à une gamme de sentiments, de sensations. La folie dépasse toutes les catégories et le marxiste ou Saint Jean-de-Dieu ne parviendront jamais à la contrôler.

Pris dans un tel carcan, les comédiens nous semblent surtout mal à l'aise. Le «vent de folie» de Sauvageau n'envahit pas la salle et le spectacle déçoit.

DAMNÉ MANON, SACRÉ SANDRA au Théâtre de Quat'sous

Avec cette pièce, Michel Tremblay termine «le cycle des belles-soeurs». Il développe les deux thèmes essentiels de son oeuvre, la religion (comme système de valeurs) et le sexe. Deux éléments primordiaux de notre être collectif. L'ange (*Damnée Manon*) et la bête (*Sacrée Sandra*) se rencontrent, se dédoublent et se sauvent. Nous sommes en présence de deux personnages en état de belles-soeurs avec eux-mêmes.

La structure parallèle des dialogues-monologues s'harmonise bien avec le texte incisif, à double tranchant. Dépouillé, aride parfois, le verbe de Tremblay porte le choix et son alternative. Saint ou guidoune, l'être travesti demeure le même. Dans la réalité ou dans le théâtre, le jeu est toujours semblable: une illusion.

La mise en scène d'André Brassard, les décors et costumes de François Laplante servent avantageusement la pièce. L'émotivité de Manon et la distanciation de Sandra se complètent continuellement. Les gestes se répondent. Les univers s'interpénètrent. L'osmose s'accomplit sous les yeux de cette vierge masculine. Les deux comédiens, Rita Lafontaine (Manon) et André Montmorency (Sandra) incarnent leur personnage avec beaucoup de sensibilité et d'intelligence.

Si le «gang à Brassard et Tremblay» — comme certains l'appellent — possède ses limites, il réussit cette fois-ci à créer un spectacle de qualité. Nous pouvons aimer ou pas le monde Michel Tremblay, mais il fait partie de notre substance collective.



André Montmorency (Sandra) dans *Damnée Manon, Sacrée Sandra* de Michel Tremblay au Théâtre de Quat'Sous.

Le réformiste

au Théâtre du Nouveau Monde

L'oeuvre de Marcel Dubé représentera sans doute un volet essentiel de la recherche théâtrale des années soixante, mais quinze ans plus tard, les choses ont bien changé. Les Québécois ne savent que faire des messies d'hier qui ornent encore les cimaises de nos scènes. Si nous avons réussi à oublier Duplessis, plusieurs autres y passeront...

Le dernier né de Dubé — ou l'ainé — *Le réformiste* n'inspire que la pitié sur tous les plans. La bonne volonté, le «défroquage», la recherche d'absolu quotidien, l'amour des putains, la compréhension ou l'acceptation des changements ne créent plus les gens respectés de notre société. Le temps des réformes et du rapiéçage est bien fini, et si les pseudo-héros se suicident, il ne réussissent qu'à stimuler notre espoir de les voir tous disparaître collectivement.

Entre Régis, le personnage principal du *Réformiste* et Tarzan de *Zone*, la ressemblance saute aux yeux. Les deux personnages représentent l'envers et l'endroit du destin collectif que nous sommes en train de vivre. Régis est un Tarzan enrichi. Si Guy Godin (Régis) réussit à camper un personnage passable, c'est peut-être parce qu'il est encore habité par le caractère de ce même Tarzan qu'il a créé à la scène.

À propos de la pièce, de la mise en scène, nous croyons qu'il est préférable de garder le silence plutôt que de passer pour un réformiste distributeur d'indulgences et de pénitences.

LES APRÈS-MIDI D'ÉMILIE

à la Compagnie Jean Duceppe

Se révélant un des meilleurs directeurs de théâtre de Montréal, Jean Duceppe nous réserve souvent des surprises. En choisissant *Les après-midi d'Émilie* de Stanley Gaither, il nous promettait une grande première mondiale, mais les supposés succès de Broadway ne deviennent pas toujours aussi importants qu'on nous le laisse croire. Le théâtre populaire des businessmen entretient la bonne conscience en s'appuyant sur des comédiens de renom, mais souvent au détriment du jeu dramatique lui-même qui s'accommode mal des clichés et des préjugés des bien-pensants.

La putain serviable qui travaille pour un psychiatre, le gentil homosexuel qui essaie de se guérir et le pauvre amant de ce dernier qui est très jaloux — le fameux triangle traditionnel agrémenté de farces vulgaires, il ne faut rien de plus pour remplir les salles de chastes oreilles à la recherche de ragots inusités.

Heureusement que la mise en scène de Gaétan Labrèche relève un peu cette bleuette. Il réussit à donner un rythme à ce bavardage ennuyeux. Toutefois la distribution demeure inégale malgré des efforts appréciables. Jean Besré offre la meilleure performance; Denise Filiatrault se montre fidèle à elle-même alors que Normand Lévesque cherche un personnage qui ne l'habite pas.

Suffit-il encore de présenter des vedettes sur scène pour s'assurer d'un succès populaire.

Qui a peur de Virginia Woolf?

à la compagnie Jean Duceppe

Nul autre qu'Edward Albee n'a su décrire si bien cet amour fou et foudroyant qui existe entre deux personnes dans la quarantaine. Georges et Martha, mari et femme, s'assument mutuellement et ne cessent de vouloir s'épauler. Tout l'univers sado-masochiste d'une rencontre et d'une vie commune est là. Le couple d'amis devient presque le public qui assiste à cette représentation.

Construit en trois volets, ce combat de boxe verbale, nous entraîne vers un délire victorieux et réel. Le metteur en scène Louis-Georges Carrier, ne nous fait pas sentir ce plaisir du jeu qui habite continuellement les protagonistes. Si le premier acte s'appelle «jeux et masques», alors pourquoi nous présenter deux être soûls qui ont certaines difficultés à parler et surtout à se faire entendre dans la salle. Après avoir bu toute la nuit, nous sommes très surpris de les voir plus sobres à la fin qu'au début. Bref, une erreur parmi tant d'autres.

Nous ne sentons jamais que les comédiens se laissent emporter par les mots nourris au sein de leur monstre intérieur. Où est passée la complicité volontaire qui est au coeur de cette union? Même si Gérard Poirier (Georges) et Marjolaine Hébert (Martha) nous donnent quelques bons moments, ils n'arrivent pas à rendre ce ri/ tu/ elle monstrueux. Ils semblent mal à l'aise dans le décor et les éclairages de Hugo Wuëtrich qui a créé un appartement froid et impersonnel.

À vouloir être trop symboliste, nous risquons d'oublier que l'illusion est la monnaie d'échange de la réalité.



Jean Besré et Denise Filiatrault dans *Les après-midi d'Émilie* de Stanley Gaither — Traduction de René Dionne.